"Aux États-Unis? » de José Martí : l'actualité d'une question

Image not found or type unknown

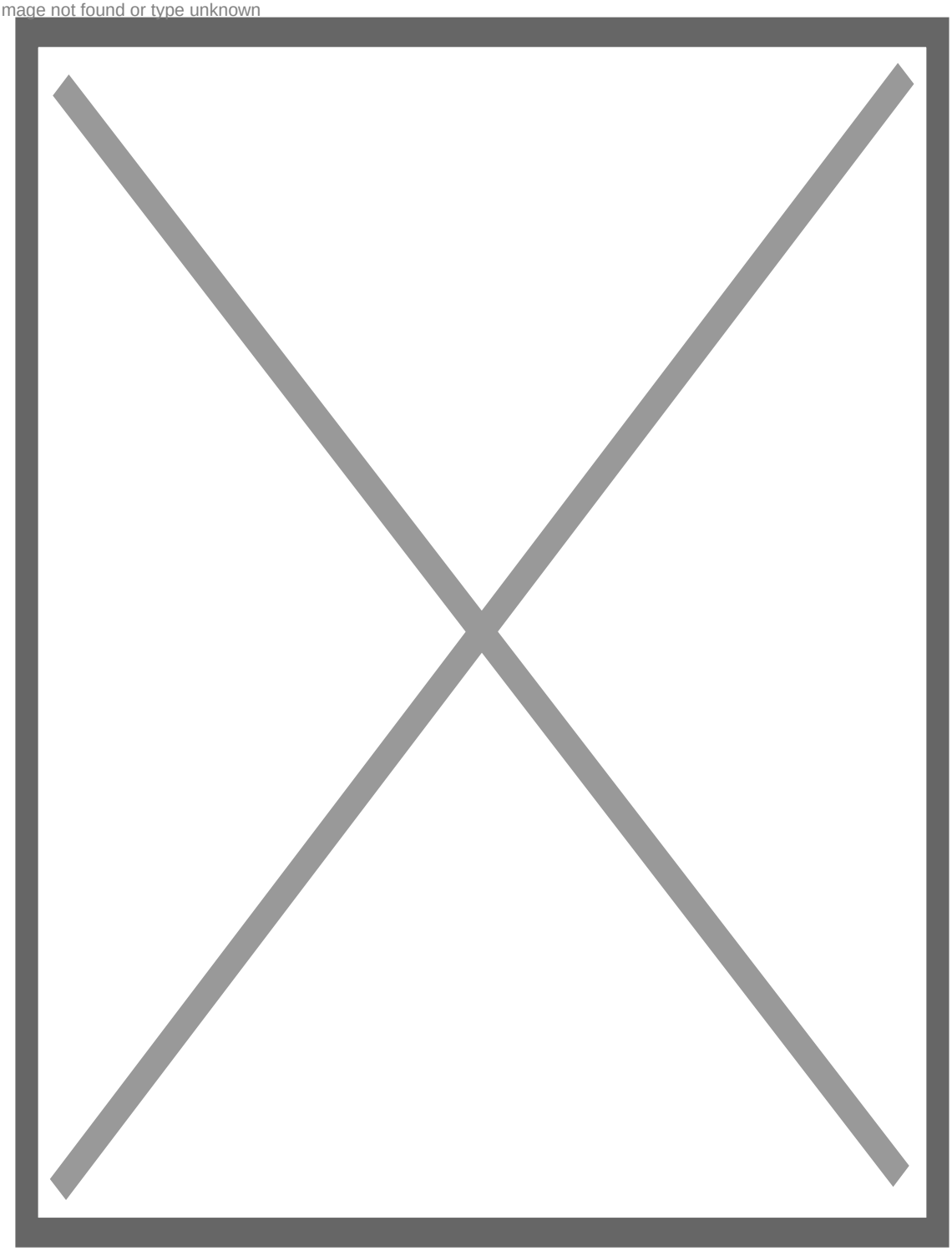

Photo de Kcho.

Aux États-Unis » de José Martí : l'actualité d'un point d'interrogation

Auteur : Marlene Vázquez Pérez

Publié dans : Martí, une parole vivante

L'un des problèmes les plus urgents auxquels le monde est confronté aujourd'hui est l'augmentation sans précédent des vagues de migration, causée par les conflits et les difficultés dans les pays d'origine, mais aussi par le désir de trouver une solution rapide, apparemment le chemin le plus court, à ces situations de privation et de précarité.

L'une des questions clés face à cette réalité est de savoir si ces difficultés sont réellement des situations extrêmes qui méritent la fuite et ses nombreux risques, ou s'il est possible de chercher d'autres alternatives.

Une autre question à se poser est de savoir dans quelle mesure on est victime du processus de colonisation culturelle, vieux comme l'humanité, et du « lavage de cerveau » qui conduit à mépriser ce qui est à soi et à idolâtrer ce qui est au-delà de l'horizon.

Ce manque de perspective, de sens critique et de confiance dans le potentiel d'indépendance et de conduite du destin de nos peuples sur des voies meilleures n'est pas une nouveauté dans Notre Amérique.

José Martí a mis en garde à plusieurs reprises contre la tendance à idéaliser et à trop admirer les États-Unis, qui se profilaient déjà comme une puissance émergente et commençaient à éblouir le reste du monde par leur écrasante prospérité matérielle, leur développement technologique sans précédent et leur système électoral. Les propos du Cubain s'appuient surtout sur son expérience personnelle d'émigré subalterne, toujours réticent à l'assimilation, fervent défenseur de l'identité continentale, et installé à New York parce que c'est le seul endroit où son projet de libération de Cuba est viable. De plus, vus de loin, ils croyaient en la prétendue perfection qui les présentait comme une terre promise où tout ce qui était désirable et désiré pouvait être trouvé ; mais vus de l'intérieur, ils étaient bien différents.

L'un de ses textes les plus intéressants sur la nation nordique est « Aux États-Unis », daté de juillet 1888. On ne sait pas dans quelle publication il a été publié pour la première fois, mais il nous est parvenu par l'intermédiaire de La Doctrina de Martí, le journal de Rafael Serra, où il a été publié le 15 août 1897. Il s'agit d'un article très bref, structuré comme une allégorie, puisque dans un paragraphe il s'arrête pour évaluer les jeunes naïfs, captivés par la beauté physique d'une jeune fille, sans tenir compte de leurs valeurs spirituelles, et dans un autre il étend ce même regard candide à ceux qui sont captivés par l'apparence parfaite du pays voisin. La seconde est une illustration dont l'actualité est immédiatement perceptible :

> [...] dans ce que l'on écrit aujourd'hui sur notre Amérique, deux modes également néfastes prévalent, dont l'une consiste à présenter ces Etats-Unis comme le foyer des merveilles et la fleur du monde, ce qu'ils ne sont pas pour qui sait voir ; et l'autre à propager la justice et la convenance de la prépondérance de l'esprit espagnol dans les pays hispano-américains, qui prouvent précisément par là qu'ils n'ont pas encore cessé d'être des colonies ». Bien entendu, cela ne va pas au-delà de certaines couches mentales, et ni l'une ni l'autre propagande n'intéressent plus que les gens rudimentaires et jeunes de ces villes de notre Amérique où, précisément à cause de l'amour excessif de l'étrange nouveauté des États-Unis, ou de la vieillesse des choses espagnoles, la richesse et la politique ne se sont pas développées comme dans certaines de nos autres républiques. Mais de loin, on ne le voit guère ; Et comme la littérature a un large manteau, et qu'elle couvre plus souvent ce qui est léger, ce qui ne coûte pas beaucoup de travail et ne fatigue pas l'esprit du lecteur, que ce qui prend son poids dans la connaissance de la vie et exige une plus grande attention de la part du lecteur, il arrive que l'une et l'autre idée, l'américaine et l'espagnole, font plus de chemin

> qu'elles ne le devraient parmi les simples lecteurs et la jeunesse impressionnable, Beaucoup d'entre eux, pour la fausse douceur de ce pays peint avec du miel et de l'or, échangent sottement la seule vie utile, qui est celle qui essaie de remplir le devoir d'un homme dans son pays natal, pour l'entreprise mesquine et secondaire de se procurer dans un pays étranger une fortune pécuniaire qui ne va presque jamais au-delà de ce qui est strictement nécessaire à leur subsistance. Le jeune homme est redevable à sa patrie[1]

La citation in extenso se justifie par sa richesse conceptuelle : tout d'abord, la vénération pour les États-Unis conditionne le sentiment d'infériorité à l'égard de nos jeunes républiques indépendantes de l'époque et de Cuba, encore sous la domination coloniale espagnole. Cela encourage l'émigration vers ce pays, et pire, la honte et le déni fréquents des origines, et l'affirmation conséquente de leur droit naturel en tant que « peuple supérieur » à s'emparer de tout ce qui se trouve au sud de leurs frontières. De cette manière, nous nous dirigions tout droit vers la légitimation parmi nous du panaméricanisme, de la doctrine de la Destinée Manifeste et d'autres doctrines similaires, conçues pour garantir l'assujettissement de Notre Amérique à un nouveau maître, alors déguisé, aujourd'hui déjà avec des ambitions coupables et avouées. Deuxièmement : la nostalgie de l'Hispanique, encouragée par l'ancienne mère patrie et son désir de reconquérir par la culture ce qui avait été perdu militairement et politiquement, a placé le continent entre deux feux, c'est-à-dire entre deux empires, l'un en franc déclin, l'autre à l'apogée de son mouvement expansionniste vers l'impérialisme. Ce n'est pas pour rien qu'il écrit dans l'une de ses chroniques de 1889, consacrée à la Conférence panaméricaine, que le moment est venu pour l'Amérique espagnole de déclarer sa seconde indépendance[2]. De même, dans son essai Notre Amérique de 1891, il déclare que la colonie a continué à vivre dans la république[3]. La naïveté des « lecteurs » ne se trouve cependant pas dans ses propres mots.

La naïveté des « simples lecteurs et de la jeunesse impressionnable » nous frappe aujourd'hui avec encore plus de force, même si plus d'un siècle s'est écoulé. On objectera que le niveau d'alphabétisation a progressé, que les républiques indépendantes ont parcouru un long chemin dans l'histoire, avec des succès et des revers, mais un long chemin tout de même. Tout cela est vrai, mais l'assaut des médias, la guerre culturelle comme stratégie de domination, visant à éliminer l'esprit critique et le changement générationnel sur le continent, produit des résultats alarmants. Les crises économiques, l'escalade de la violence, la dureté de la vie quotidienne ont également pesé sur la conscience des citoyens. Dans le cas spécifique de Cuba, le renforcement du blocus et ses mesures extraterritoriales ont accru l'usure souhaitée par ses créateurs, et tout cela, ajouté à la complexité de la situation nationale et internationale et aux campagnes de désinformation, a de plus en plus favorisé une émigration désordonnée et dangereuse. Il n'est donc pas seulement urgent de résoudre les graves problèmes économiques qui affectent notre nation : il est également nécessaire d'encourager le sens de la responsabilité civique, de renforcer le patriotisme, et l'héritage de Martí est incontestablement utile à cet égard.

[1] José Martí, Obras completas, Edición crítica, Centro de Estudios Martianos, La Habana, 2019, t. 29, p. 126-127. Les italiques sont de moi, MVP.

[2] José Martí, OC, vol. 6, p. 46.

[3] José Martí, OC, vol. 6, p. 19.

(Source Cubadebate)

https://www.radiohc.cu/index.php/fr/especiales/exclusivas/356525-aux-etats-unis-de-jose-marti-lactualite-dune-question

Radio Habana Cuba